

## Roger Levac. *L'Anglistrose*.

*Sudbury: Prise de Parole, 1994. 156 pages.*

Le titre de cet essai en dit long sur l'esprit qui en anime l'auteur. Ouvrage percutant, *L'Anglistrose* de Roger Levac propose une interprétation du phénomène de l'assimilation des Franco-Ontariens qui s'avère on ne peut plus troublante. En tant que professeur de français à Cornwall, Levac dit vivre une expérience qui lui permet de pénétrer la façon de raisonner de toute une génération de jeunes Franco-Ontariens aux prises avec les ravages, inévitables croit-il, de l'anglicisation.

Notons, cependant, que le texte ne traite pas uniquement des difficultés éprouvées par ses seuls élèves à demeurer «français» dans un contexte largement dominé par la puissance anglo-saxonne, loin s'en faut. En réalité, c'est le sort, fixé dès 1759, de la collectivité canadienne-française tout entière qui subit l'examen de l'auteur.

À première vue, cet essai paraît des plus décousus. En effet, les divers thèmes explorés semblent chevaucher et se succéder les uns aux autres sans logique ni ordre apparents, à la manière, comme l'a bien souligné l'éditeur, du journal intime. Toutefois, une lecture plus approfondie du texte révèle que son organisation, loin d'être irréfléchie, se veut le reflet même du cheminement personnel et intellectuel entrepris par Levac en cette matière d'assimilation. En ce sens, le lecteur assiste en quelque sorte à la livraison d'un compte rendu détaillé de l'évolution de la pensée de l'auteur. Le caractère fragmentaire de l'ouvrage tient donc à la confusion d'idées, à la pénibilité et aux difficultés inhérentes à tout processus de réflexion.

En cinquante-huit rubriques, donc, il étudie tour à tour la «lâcheté» des Franco-Ontariens, le mythe de la supériorité naturelle de la civilisation anglo-saxonne, les catastrophes de l'américanisation et du développement des médias, etc., pour en arriver au constat final que «Notre assimilation est une nécessité historique: c'est l'évidence de la raison.» (p. 83) Le remède à ce mal? *L'anglistrose*.

*L'anglistrose* «se distingue de l'anglophobie par un désordre de la personnalité qui atteint le sujet dans ses profondeurs. C'est une névrose, je dirais, qui a son origine dans le sur-moi et dont les symptômes sont des insomnies, des palpitations au coeur, des sueurs froides, des vertiges liés à une excitabilité aiguë devant ce qui est anglais.» (p. 90) Le destin du Canadien-Français, vu de cet angle, serait donc inextricablement lié

non pas aux sautes d'humeur de l'«Autre,» de l'Anglais, mais à sa présence même. Aux yeux de Levac, la partie est perdue d'avance. Les batailles juridiques qui ont présentement cours et qui ont remplacé les batailles militaires de l'époque «héroïque» de la Nouvelle-France sont dérisoires et ne peuvent remettre aux Franco-Ontariens ce que l'histoire et la géographie leur ont ravi. Tout contact avec la chose anglaise est donc dénoncée pour cause de souillure et d'impureté linguistique et culturelle.

L'évincement des Franco-Ontariens, des Québécois, bref de tous les Canadiens-Français est, par conséquent, incontournable. Pour mettre un frein à ce phénomène, pour se soustraire à «l'uniformisation de la pensée occidentale» (p. 104), les Canadiens-Français doivent rompre tous les liens qui les rattachent à la société anglo-saxonne dominante, se replier sur eux-mêmes et faire bande à part. Levac se rend compte, bien malgré lui, de l'impossibilité de ses exigences, car pour éviter l'assimilation, on se condamne «à un tribalisme dépassé, mais seul salutaire.» (p. 45) Mais cela ne l'empêche pas pour autant de dénoncer la lâcheté d'une majorité de Franco-Ontariens qui persistent à troquer leur bagage culturel français contre les prétendus avantages du bilinguisme, idéal qui hormis quelques très rares exceptions, mène directement à l'assimilation: nous n'en sommes donc pas à une incohérence près.

Quoi qu'il en soit, si la présence française en Ontario, voire au Canada est «informe» et «anormale,» selon les valeurs de l'Anglais, sa «normalisation,» c'est-à-dire son éradication, entraînera forcément l'élimination du droit à la différence et à l'originalité. Ainsi, «l'échec du français en dehors de l'Hexagone risque bien d'annoncer celui de la liberté humaine.» (p. 126)

Cet essai de Roger Levac, on le devine, n'a rien d'une analyse objective et scientifique du phénomène de l'assimilation (l'auteur sera le premier à l'admettre). Il s'agit plutôt d'une réflexion de militant, militant déçu et décontenancé face au paradoxe que représente l'«art» de vivre en français au Canada, et à plus forte raison en Ontario. *L'Anglistrose* prend la forme d'un cri de douleur poussé par un individu qui dit assister au génocide légitimé et aseptisé de son peuple et de sa langue, langue qu'il veut «essence, lumière, plénitude, joie.» (p. 62) Ce sont des sentiments d'impuissance, de défaitisme et de profonde indignation qui sous-tendent cette oeuvre du début à la fin, et l'auteur ne semble faire rien de moins que le procès de l'Histoire qui condamne la civilisation française (hors France) à une mort lente et indigne de son glorieux passé. Levac en veut à tout et à tout le monde: la «fatigue culturelle» des Franco-Ontariens, le mythe de la supériorité naturelle de la civilisation anglo-saxonne que ne cesse d'afficher le discours dominant, l'État canadien qui entretient le génocide à coups de millions et la langue anglaise elle-même qui, par son «inculture,» fait appel à la paresse intellectuelle des siens. Le jugement rendu, on s'en doute, est on ne peut plus sévère, l'auteur ayant vu ses aspirations bloquées par l'intransigeance de l'Histoire.

Côté style, la langue écrite, dominée par un humour noir, une ironie cuisante et une foule de métaphores, est digne des éloges des plus grands littéraires. Par ailleurs, l'un des plus grands mérites de ce texte est sans contredit son «authenticité,» pour ainsi dire. Abstraction faite de ses propres convictions, le lecteur ne peut qu'admirer la franchise

et la brutalité avec lesquelles l'auteur relate son déchirement personnel, ainsi que le caractère tragique de ce conflit intérieur.

Là où l'essai présente quelques ambiguïtés, c'est dans la définition de la collectivité à laquelle Levac dit appartenir. Les termes «Franco-Ontarien», «Québécois» et «Canadien français» sont utilisés à presque toutes les sauces. La relation qu'entretiennent avec nous les Québécois, tantôt «cousins», tantôt «confrères», est équivoque. De plus, l'auteur nie carrément certaines réalités historiques en attestant que les frontières nationales du Canada-Français sont celles du Québec, tandis que l'anachronisme qu'il fait en déclarant que la génération de nos grands-parents était «québécoise» saute aux yeux.

«Il n'y a pas de peuple franco-manitobain, franco-ontarien ou fransasquois, il n'y a que la diaspora du peuple canadien-français, lui-même un avatar du peuple français.» De toute évidence, l'auteur fait fi du discours qui domine l'élite québécoise et franco-ontarienne, et qui veut que le Canadien-Français soit mort au profit de la création, au Québec, en Ontario et ailleurs, d'«hommes nouveaux», de Québécois, de Franco-Ontariens, etc. Mais cette confusion ne témoigne-t-elle pas du profond désarroi existentiel dans lequel sont plongés les «francophones hors Québec» depuis une trentaine d'années? Être ou ne pas être sans le Québec, voilà une question qui demeure toujours sans réponse unanime. Pour l'auteur, les termes «Canadien français» et «Québécois» semblent synonymes, le Franco-Ontarien étant forcément bilingue et donc voué à la disparition. Les Franco-Ontariens qui tiennent à leur langue ne seraient tous, en réalité, que des Québécois «hors Québec», donc des expatriés. En ce sens, Levac joue le jeu des nationalistes québécois, mais là encore, son raisonnement demeure équivoque. Quoi qu'il en soit, ces incohérences constituent un reflet fidèle des problèmes d'identité qui caractérisent si bien le Canada-Français en cette fin de siècle.

Somme toute, *L'Anglistrose* constitue un ouvrage qui suscite inmanquablement toute une gamme de réflexions. En s'éloignant du «politiquement correct» et en cédant la parole à la violence de ses émotions, l'auteur tente de démystifier le discours véhiculé tant par les élites franco-ontariennes que par l'État fédéral, discours qui consiste à défendre l'irréfutabilité de la dualité linguistique du Canada.

Michel Bock  
Université d'Ottawa